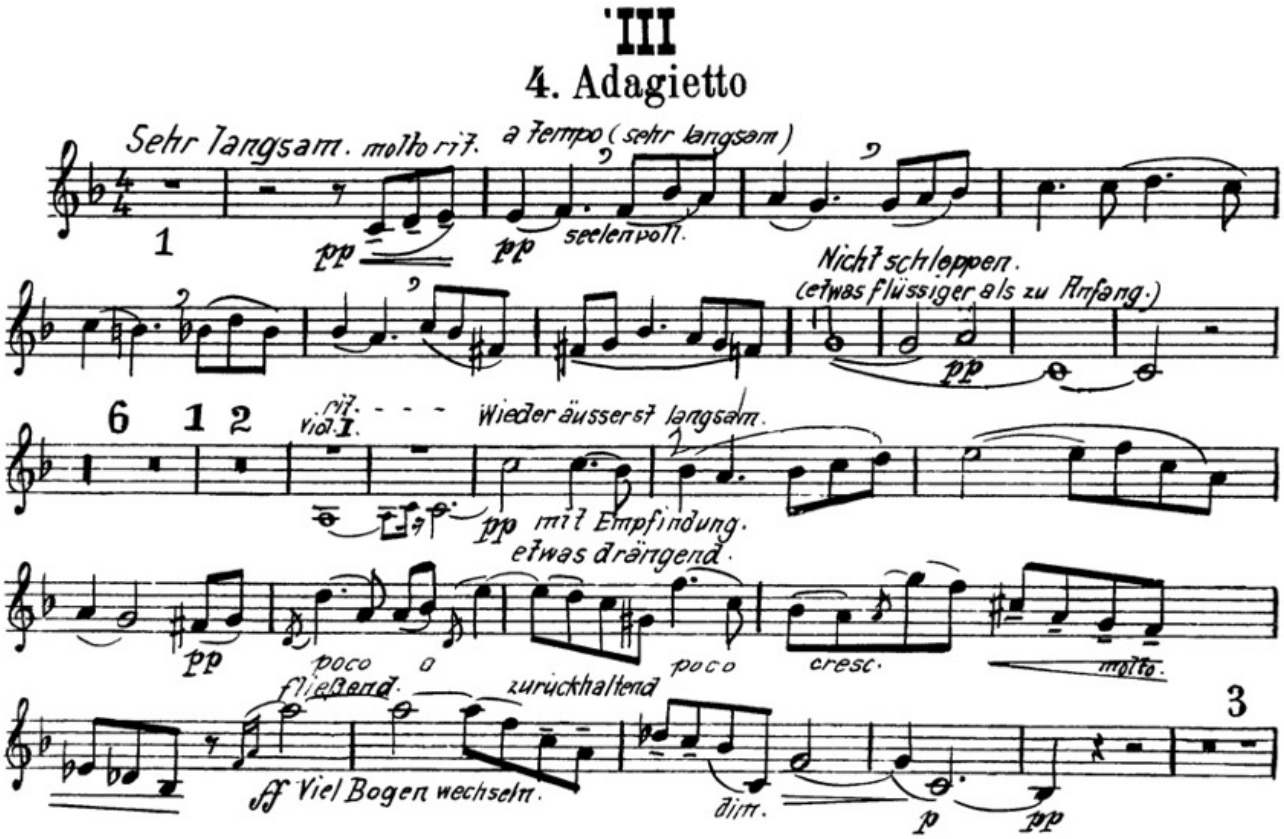
En France, cette symphonie, composée durant les deux étés de 1901 et 1902, fut donnée le 2 mai 1905 à Strasbourg, alors ville allemande, sous la direction du compositeur, et attirera foule de mélomanes et de…critiques. Si, de nos jours, les symphonies de Gustav Mahler font partie des programmes les plus courus des salles de concert, cela n'a pas été toujours le cas. Dès sa création à Cologne en 1904, il y a les enthousiastes, et les déçus. Parmi eux, un certain Hermann Kipper : *« Le style de Mahler est toujours aussi hétérogène et sa palette orchestrale utilise encore les teintes les plus criardes. Le premier mouvement est infiniment trop long et, quant au second, il contient de trop nombreux passages « étrangers à la musique ». (…) Si l'exécution n'a pas été toujours irréprochable, c'est qu'il multiplie comme à plaisir les difficultés d'exécution et fait parfois jouer les instruments dans un registre suraigu. Il ne doit s'en prendre qu'à lui-même et à « ses atroces cacophonies » des malentendus qu'il suscite. Son œuvre gagnerait à être « expliquée », autant qu'« abrégée » et « adoucie » (!!!). Après l'adagietto, bien des auditeurs se sont demandés « pourquoi il n'écrivait pas une musique aussi belle ».* S'il pouvait revenir, le succès au moins de ce seul mouvement pourrait le satisfaire.

Vincent d'Indy, en 1914, n'était pas en reste, énonçant au sujet de cette *Cinquième* : *« On me disait qu'il fallait être un peu slave pour la comprendre. Hélas, je ne l'ai que trop comprise ! – je n'ai jamais rien ouï de si vulgaire, encore que Chevillard – le chef – fît tout son possible pour atténuer la platitude de l'œuvre…Dès la douzième mesure, je me suis cru au Caf'Conc' du Prater, avec le Damen-Orchester, les écharpes jaunes, la quête de la jolie flûtiste, au milieu du bruit des fourchettes, des odeurs de schnitzek panirt, et des relents de veuves-joyeuses… ».* Pas toujours "sympas" les collègues.

Mais, peut-on écouter la ***Cinquième*** en toute impartialité, en toute « innocence », sur toute sa longueur, sur les cinq mouvements constituant les trois parties ? même, aussi, ce fameux adagietto ainsi baptisé par Gustav Mahler et non par Luchino Visconti dans son irrésistible film *Mort à Venise*, film-culte depuis sa sortie en 1971 ? Un autre adagio, celui de Samuel Barber a été maintes fois utilisé au cinéma, d'*Apocalypse Now* de 1979 par Francis Ford Coppola aux *Roseaux sauvages* d'André Téchiné en 1994 avec le très attachant et troublant Stéphane Rideau, à rapprocher du Tadzio de Visconti. Cependant, l'adagietto emporte la palme du "morceau" de musique le plus indélébile qui soit : quiconque a vu et revu le film ne peut plus écouter ce passage de la symphonie sans penser à la plage du Lido devant l'Hôtel des Bains. L'image est ineffaçable.



Dans *La Question sans réponse*, courant 1973, en reprenant des propos déjà tenus par des musicologues, Leonard Bernstein ne dit-il pas : « Depuis que *Mort à Venise* a envahi les écrans, le monde entier s'est pâmé devant cet *adagietto* de la *Cinquième*. Pourquoi cette pâmoison ? Après tout, il ne s'agit que d'une dominante {cinquième degré de la gamme} menant à une tonique {premier degré} – trois temps faibles en fa majeur des plus conventionnels, menant à une… ». Et de continuer, exemples à l'appui, l'analyse de cette « sublime » banalité. Un peu comme l'analyse de ces quinze minutes de musique répétitive que constitue le *Boléro* de Maurice Ravel ! Analyse impitoyable pour un morceau de musique que tant reconnaissent si…simple, d'écriture.

Au fait, y-a-t-il une durée à respecter pour son exécution en concert ? Les près de douze minutes convenablement étirées ne font-elles pas un peu trop bâton de guimauve ? Les moins de huit minutes ne sont-elles pas à ranger dans le genre : c'est l'*Adagietto*, on le sait, inutile de languir de trop. Délicat.

Autre propos toujours sur cet *Adagietto* qui, finalement, n'aurait comme source qu'un autre *adagietto*, celui de la musique de scène pour l'*Arlésienne* de Georges Bizet datant de 1872. On sait aussi que Mahler aimait beaucoup diriger *Carmen*. Trente ans plus tard, le compositeur aurait ainsi explicitement fait référence à cette musique qu'il connaissait et qu'un certain Friedrich Nietzsche s'était mis à adorer.

— Mahler combine trois éléments comme on ne l'avait jamais fait avant lui, comme on ne l'a pas fait ensuite : la nature, le chant, les timbres instrumentaux. Il prétendait que chacune de ses symphonies représente un monde, je trouve, moi, que chaque symphonie de Mahler raconte l'histoire d'une vie, avec ses drames, ses angoisses, ses peurs, ses élans d'amour, etc. Mahler est l'un des très rares compositeurs dont on puisse faire entendre toutes les symphonies sous forme de cycle car elles sont toutes différentes et toutes passionnantes. Je ne suis pas allé au bout d'un cycle Dvorak que j'ai commencé, de même j'ai interrompu un cycle Nielsen. Même chez Schubert, les premières symphonies sont moins intéressantes. (propos de Myung-Whun Chung dans un entretien)